

ARTEMIDORE DE DALDIS
' et ses
" ONIROCRITICA "

par

Jean - Marie JACQUES
Professeur de Grec
à l'Université de Bordeaux-III

L'article présenté par Jean-Marie JACQUES s'inscrit dans une séance consacrée au "rêve dans la littérature grecque" à laquelle ont participé Bernard GALLET et Jacques MENAUT, avec des interventions sur le rêve chez Homère et Pindare.

Cette séance s'est déroulée le 11 Février 1981, à la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.

ARTEMIDORE DE DALDIS ET SES ONIROCRITICA

Jacques MENAUT et Bernard GALLET viennent de nous montrer quelle importance avaient les songes chez Homère et Pindare. L'épopée et la poésie lyrique ne sont pas les seuls domaines de la littérature grecque où l'on puisse mener de semblables enquêtes. Les autres formes poétiques, notamment la tragédie, mais aussi bien l'histoire et le roman autoriseraient des conclusions semblables. D'une manière générale, je dirai que l'utilisation des songes en tant qu'artifice dramatique dans les littératures de la Grèce et de Rome constitue pour nous un indice révélant la place centrale que la problématique du rêve a toujours occupée dans l'activité littéraire, artistique et spéculative des peuples de l'antiquité classique.

IMPORTANCE ET SIGNIFICATION DES REVES DANS L'ANTIQUITE

L'intérêt manifesté par l'homme du XX^e siècle pour les rêves et leur signification dans le sillage de Freud et de ses théories révolutionnaires n'est, à tout prendre, que la résurgence, à l'époque moderne, de cet intérêt puissant et général que les anciens ont accordé aux phénomènes du monde onirique où ils voient, entre autre choses, un moyen de communiquer avec la divinité et de recevoir d'elle des messages relatifs à l'avenir. Et les peuples d'Orient, dont ils ont parfois subi l'influence - Assyriens, Egyptiens et Hébreux, pour ne borner au monde méditerranéen - ont été, eux aussi, convaincus du sens prophétique des rêves, à tel point qu'ils fondaient sur leur interprétation les plus graves décisions publiques et privées.

En Grèce et à Rome, il y a consensus sur les deux opinions suivantes qui expliquent la faveur dont a joui l'onirocritique ou divination par les songes :

- 1°) Tous les rêves, excepté ceux qui ont un lien soit avec les conditions physiques, soit avec les occupations ou préoccupations de l'état de veille (ceux que Freud appelle les résidus du jour), sont envoyés par les dieux;
- 2°) Correctement interprétés, les rêves envoyés par les dieux donnent des indications certaines sur l'avenir.

Ces indications, la divinité peut les donner directement, en apparaissant elle-même aux yeux du rêveur. Bien des vocations ont été déterminées ainsi, comme celle de Callien, fils de l'architecte Nicomède Pergame, que rien ne prédestinait à la médecine et qui suivit cette voie à cause d'un rêve de son père. Plus d'un auteur a entrepris un ouvrage sur la foi d'un songe, par inspiration divine, tels Callimaque, Pline l'Ancien ou Dion Cassius. Mais le songe n'apporte pas toujours une révélation directe de l'avenir, il s'enveloppe souvent dans les voiles du symbole et de l'allégorie, d'où la nécessité de l'interpréter. C'est la tâche de l'onirocritique.

UN ONIROCRITE DU II^eS APRES J.-C. : ARTEMIDORE

Nous sommes bien renseignés sur l'onirocritique grâce au traité d'un devin grec, Artémidore d'Ephèse, les Onirocritica ou Clé des Songes, le seul traité spécialisé qui nous soit parvenu au complet. Cette oeuvre remarquable est un produit de l'âge des Antonins, une époque particulièrement faste pour le monde hellénique qui connaît sous l'empereur philhellène Hadrien une renaissance matérielle et spirituelle inégalée par la suite. Pour fixer le climat intellectuel de ce second siècle de notre ère, il suffit d'évoquer quelques-uns des contemporains d'Artémidore qui se sont illustrés dans les sciences et les lettres. Ce sont tous de grands voyageurs : Pausanias, bien sûr, et son Guide de la Grèce, qui rappelle Artémidore par le fond qu'il fait sur l'observation personnelle et sur l'expérience, par l'étendue de ses voyages et de ses lectures; les historiens Appien d'Alexandrie et Dion Cassius dont l'Histoire Romaine abonde

en rêves et en présages ; la foule des rhéteurs et des sophistes dont j'extraits Aelius Aristide de Smyrne, bien connu à Ephèse, auteur de six Discours Sacrés riches de miracles et de rêves, Maxime de Tyr et ses quarante et une Dissertations sur la vertu et autres thèmes de la morale traditionnelle, Lucien de Samosate né sur les bords de l'Euphrate, que ses voyages conduisirent jusqu'en Gaule ; l'empereur philosophe Marc-Aurèle ; Arrien, haut fonctionnaire et polygraphe, qui rédigea, entre autres, les Entretiens du stoïcien Epictète ; l'astronome Ptolémée et surtout le médecin Galien, l'un des hommes les plus distingués de son temps, qui a voyagé à travers tout l'empire pour parfaire ses connaissances, maîtrisé tous les domaines de la science médicale contemporaine et passé au crible de sa critique tout le savoir de ses prédécesseurs.

Eminent dans l'ordre des lettres et des sciences, le deuxième siècle de notre ère fut aussi une époque de superstition et de mysticisme, dont l'irrationnel déchâna le rire du Voltaire grec, Lucien. Mais il est au moins un élément de cet irrationnel du siècle des Antonins qui trouve grâce devant sa critique, c'est précisément l'interprétation des songes. Aussi bien, l'onirocritique n'a-t-elle jamais été remise en question, à aucune époque de l'Antiquité. Bien mieux, elle a été reprise en charge par les Chrétiens : le Traité des Songes de l'évêque de Cyrène Synésios (IV^e s.) et son commentaire par le byzantin Nicéphore Grégoras (XIV^e s.) sont comme un trait d'union entre l'Antiquité et le Moyen-Âge.

ONIROCRITIQUE ET ONIROLOGIE

Ceci pour éclairer l'extrémité de la chaîne, la plus proche de nous. A l'autre extrémité, on peut dire qu'Artémidore est le point d'aboutissement d'une longue série de devins spécialisés. Ils sont à l'oeuvre, déjà, dans le monde homérique, même si l'onirocritique, chez Homère, a la tâche légère, compte tenu du caractère direct des songes homériques et de la clarté de leurs symboles qui restent exceptionnels. A l'époque classique, ils sont très actifs, avant que l'onirocritique se constitue en genre littéraire séparé, au début de l'ère hellénistique, à la faveur des contacts avec l'Orient, et surtout Babylone, développés par les campagnes d'Alexandre.

C'est sans doute Aristandros de Telmesse en Lycie, le propre divin d'Alexandre, qui fut le premier auteur d'un traité spécialisé. Un témoin nous apprend que sa méthode d'interprétation était analogue à celle d'Artémidore. Grâce à Artémidore, nous ne connaissons pas moins de quinze auteurs de traités onirocritiques. Hormis Antiphon et Panyassis d'Halicarnasse, personnelles et obscures, ils appartiennent tous à la période intermédiaire entre Aristandros et Artémidore. Le peu que nous savons de leur oeuvre, nous le devons à Artémidore dont l'oeuvre s'est sans doute conservée aux dépens de la leur. Nous pouvons nous consoler de leur disparition en nous disant qu'Artémidore, comme son contemporain Galien, a non seulement résumé mais encore enrichi les travaux de ses devanciers.

Né à Ephèse, il s'est nommé lui-même, dans ses *Onirocritica*, Artémidore de Daldis pour honorer la patrie de sa mère, une infime bourgade de Lycie; pour honorer aussi, sans doute, le dieu de Daldis, Apollon Mystés qui, évidemment à la faveur d'un songe, l'a incité à écrire cet ouvrage (2, 70 p. 203, 7 Pack). En Grèce comme en Orient, Apollon, dieu de la lumière et du soleil, s'est substitué à Gè, la Terre, dans toutes ses fonctions divinatoires, notamment celles qui ont trait aux songes, représentés par Euripide comme des génies aux ailes noires sortant des entrailles du sol. Persuadé de l'importance que revêt pour l'humanité l'interprétation fidèle des songes, Artémidore a voué sa vie à cette étude, y consacrant ses jours et ses nuits, fréquentant les panégories en Asie, en Grèce et dans les îles, en Italie, interrogeant la classe décriée des devins de place publique, au cours de longues années, pour écouter de vieux songes et leurs accomplissements, et accroître ainsi son expérience. Cette assertion générale formulée dans la Dédicace (I *prog.* p. 2, 14 sqq.) sur l'étendue géographique de son enquête, nous la voyons confirmée par les mentions de telle ou telle ville dispersées dans son traité : mention de Daldis bien entendu, d'Ephèse avec ses combats de taureau et son culte fameux d'Artémis, de Smyrne avec ses festivités en l'honneur d'Hadrien, de Pergé en Pamphylie, de Cyzique, Laodicée, Milet et Pergame ; en Grèce, il a visité Cyllène, Corinthe et Olympie ; en Italie, il connaît Rome naturellement, et il a peut-être assisté à la première célébration des Eusébeia, des jeux inaugurés à Pouzzoles par Antonin le Pieux en l'honneur d'Hadrien. Et aux voyages il a ajouté les lectures :

"pour moi, dit-il (*ibid.*, p. 2, 12 sq.), il n'est livre d'onirocritique que je n'aie acquis, déployant grande recherche à cette fin" - lectures et voyages très utiles aussi pour s'assurer la connaissance des coutumes locales indispensables à l'onirocritique, comme on le verra.

De ses lectures il apporte constamment la preuve en alléguant ses devanciers, la plupart du temps à propos de l'objet des rêves : Antiphon pour ceux qui concernent les pieuvres et les seiches, Aristandros de Telmesse pour l'interprétation des dents, Alexandre de Myndos pour les oignons, la foudre, les hirondelles ; pour l'hallucination, Phoibos d'Antioche et Artémion de Milet, ce dernier allégué avec Démétrios de Phalère pour les rêves et les cures dus à Sarapis, l'Asclépios égyptien ; pour des songes particuliers, Phoibos d'Antioche (l'homme transformé en pont), Antipater (l'homme égaré commerce avec un morceau de métal). A cette liste il convient d'ajouter des figures problématiques - Panyassis d'Halicarnasse, Nicostratos d'Ephèse, Géminus de Tyr, Apollonios d'Attalia et Apollodore de Telmesse qui avait interprété des rêves Oedipiens (1, 79) et qu'on ne sera pas tenté d'identifier avec Aristandros quand on saura que Telmesse était un pays riche en devins.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'agit exclusivement d'interprètes des songes, d'onirocritiques, et non d'onirologues, c'est-à-dire de savants intéressés par les phénomènes oniriques. A la différence de ce qu'on constate à Babylone, le rêve en Grèce a intéressé en effet non seulement les devins mais les savants - philosophes et médecins. Pour les philosophes il faudrait citer pratiquement toutes les écoles : la plupart des Présocratiques mais surtout Empédocle et Démocrite, les Pythagoriciens, Platon et Aristote, les Stoïciens, Epicure, Carnéade. D'autre part, le Corpus hippocratique a traité des rêves (*Du Régime*, livre IV), et, pour ne rien dire d'Hérophile, contemporain du premier Ptolémée, dont on connaît une classification des rêves, Galien est revenu sur ce sujet dans un bref traité Sur le diagnostic tiré des rêves. Les deux traités d'Hippocrate et de Galien, comme aussi les deux opuscules d'Aristote (Des rêves, De la divination dans le sommeil) ont fondé en tant que science l'onirologie qui semble avoir eu ainsi,

plus tôt que l'oniromancie, ses lettres de noblesse. Quoi qu'il en soit, ces deux courants distincts ne se réfèrent jamais l'un à l'autre. Les onirologues (Hippocrate, Aristote, Galien) reconnaissent pourtant le caractère éventuellement magique des rêves ; et l'oniromantique, dont la première démarche est de séparer les rêves prophétiques de ceux qui ne le sont pas, loin d'être gênée par l'onirologie, trouve en celle-ci un alibi.

LES ONIROCRITICA D'ARTEMIDORE

Revenons à Artémidore. Donc, supérieurement équipé des connaissances et de l'expérience nécessaires à la pratique de son art, après avoir publié sur quelques points particuliers de la divination, il s'est mis à la composition de son grand ouvrage, les Onirocritica, à l'invitation expresse d'Apollon, certes, mais aussi sur les conseils pressants d'un ami qui partageait le même intérêt, Cassius Maximus identifiable à Maxime de Tyr ; dans l'espoir également que le fruit de son labeur pourrait être utile aux générations à venir. La récompense a été en proportion de son mérite. Son oeuvre, je l'ai dit, a éclipsé celle de tous ses rivaux, et son autorité a été reconnue à l'égal de celle d'Aristandros de Telmesse. Et il n'est pas jusqu'aux modernes qui n'en aient fait usage.

Tels qu'ils se présentent à nous, les Onirocritica se divisent en cinq livres publiés en deux temps - les trois premiers dédiés à Cassius Maximus, les deux derniers à son fils Artémidore, un novice dans l'art. Le traitement systématique de cet art forme le contenu des livres I et II : après une courte introduction théorique, les songes sont distingués selon leurs objets, et leurs accomplissements expliqués avec leurs raisons ; les thèmes sont classés et expliqués dans un ordre systématique - naissance, allaitement, le corps et ses parties, les activités humaines, l'environnement proche ou lointain, les dieux et leurs cultes, la mort. Nous avons là tous les éléments d'une encyclopédie relative à l'homme dans sa maison, dans sa ville, dans son pays, dans la nature (plantes, animaux, phénomènes atmosphé-

riques, etc...). La raison en est évidente. Tout ce qui existe dans la réalité peut s'offrir au dormeur dans le rêve. Appartenant aux deux mondes du rêve et de la réalité (onar et hypar), l'homme peut rêver de tout objet ou de toute activité connus de lui dans l'état de conscience. Cela fait beaucoup de choses. Il était naturel qu'Artémidore en oublie. Le livre III contient donc, sous la forme d'une collection de rêves inorganisée, les suppléments désirables. Le livre IV, à l'usage de son fils comme le livre V, sert à expliquer les trois premiers. Artémidore apporte beaucoup d'explications et d'exemples destinés à éclaircir des points restés obscurs, beaucoup de bons avis et d'arguments propres à confondre railleurs et rivaux. Enfin, le livre V donne une illustration à tous ces enseignements sous la forme d'une collection de quatre-vingt-quinze rêves avec leurs accomplissements. Ce sont des rêves qui ne sont pas inventés, mais qui ont eu lieu effectivement comme tous les rêves et accomplissements des autres livres, Artémidore y insiste constamment. On a mis en doute leur caractère d'authenticité et exprimé le soupçon qu'Artémidore ait pu, à l'occasion, céder au désir de produire un effet littéraire. Injustement, je crois. Le matériel de rêves que nous avons là ne porte pas la marque d'un arrangement littéraire. Rien ne le distingue, en fait, des documents ptolémaïques contenant des récits de rêves, - par exemple, les documents du sérapiéum de Memphis datant du I^{er} siècle avant J.C. et relatant les rêves de Ptolémaïos fils de Glaukias et des deux jeunes égyptiennes Tagés et Taus, ses protégées.

Il m'est tout à fait impossible de donner une idée suffisante de la richesse des Onirocritica que l'on pourrait aborder de points de vue fort divers, ceux de l'historien, de l'ethnologue, du sociologue, du psychologue, voire même du psychiâtre. Oeuvre étrange, image d'un monde pour le moins aussi étrange que celui de Plin l'Ancien, d'une société en lutte qui ne connaît pas la sécurité, où le côté sombre de l'existence est constamment souligné, comme dans les textes astrologiques, sans doute parce que le professionnel de l'interprétation des songes était amené à mettre l'accent sur les craintes et les aspirations de ses clients : les travailleurs y craignent le chômage, l'exilé aspire à retrouver sa patrie, le malade appréhende la mort, les athlètes la maladie, les soldats la dureté de la vie militaire, les politiciens les insultes de la foule. Le sensationnel y domine : maladies, procès, emprisonnements et autres condamnations, exil, voyages au long cours.

Mais ce n'est pas la réalité des événements promis par les rêves qui nous arrêtera, c'est le processus de leur interprétation. Ce que j'essaierai d'extraire de cette oeuvre, c'est une image de l'onirocritte au travail, et je tâcherai de préciser quelques-uns des principes qu'il suit. Chemin faisant, j'aurai l'occasion de produire quelques documents éclairant non seulement sa méthode mais aussi la mentalité de ses clients. Les clients d'Artémidore appartiennent en majorité aux basses couches de la société : il ne répugne pas à interpréter les rêves des prostituées, des esclaves fugitifs, des pirates, estimant sans doute qu'ils ont le droit de connaître l'avenir autant que les autres. Une seule classe ne trouve pas grâce à ses yeux, celle des collecteurs d'impôts dont il qualifie le métier d'impudent, et qu'il englobe dans un même mépris avec les douaniers, les brocanteurs, les brigands, les peseurs qui donnent un coup de pouce à la balance et les escrocs de tout acabit.

L'ONIROCRITTE AU TRAVAIL.

La tâche de l'onirocritte suppose une multiplicité de connaissances et de talents. On comprend fort bien qu'Artémidore ait pu d'abord reculer devant son ampleur : "Je me suis senti souvent poussé à entreprendre le présent travail, et j'ai été retenu ... principalement parce que je me sentais frappé de stupeur devant la grandeur et le nombre des objets d'étude qui s'y proposent" (I probem., p. 1,1). C'est que l'interprète des songes doit être rompu à toutes les formes de divination, l'onirocritte les comprenant toutes. Il doit posséder à fond le vocabulaire des symboles et pour cela connaître tous les champs de l'activité humaine, matérielle et spirituelle. Par-dessus tout, il doit être doué d'un solide bon sens pour apprécier les différences individuelles susceptibles de dénaturer la signification attendue d'un rêve.

LE TRI DES REVES

En premier lieu, l'interprète déterminera si le rêve qu'on lui

soumet est bien de son ressort. S'agit-il bien d'un songe prophétique, un onirocritte "qui excite l'âme" ou qui "dit la vérité" selon les deux étymologies qu'il propose du mot (I,1 p. 4, 16 sqq.) ? Est-ce seulement un rêve ordinaire, un enhyphion, c'est-à-dire "dans le sommeil" ? La distinction est capitale. Le rêve en effet ne dépasse pas le stade du sommeil, le songe se prolonge dans la veille par son accomplissement.

Dans le traité que j'ai signalé, Galien écrit : "Il semble que dans le sommeil l'âme enfoncée au plus profond du corps et coupée des sensations extérieures perçoit la condition du corps et traduit en images toutes ses aspirations". Artémidore note de son côté : "Certains de nos affects sont disposés par nature à accompagner l'âme en sa course et à susciter des rêves. Par exemple, l'amoureux rêve nécessairement qu'il est avec l'objet aimé, le craintif voit nécessairement ce qu'il craint, et encore l'affamé rêve qu'il mange, l'assoiffé qu'il boit, en outre celui qui est trop plein de nourriture rêve qu'il vomit ou étouffe". (I,1 p. 3, 16 sqq.) Dans le rêve ordinaire, l'âme donne donc seulement des informations sur l'état présent du corps ou de l'esprit, tandis que dans le songe elle entre en communication avec la divinité et donne des informations sur l'avenir. Le rêve intéresse le médecin, le songe le devin.

Or, la distinction n'est pas aisée, on peut même dire qu'elle est arbitraire. A ce propos, écoutons encore le médecin Galien : "Puisque dans le sommeil ce ne sont pas seulement les conditions physiques mais les occupations quotidiennes habituelles et certains de nos sujets de préoccupation qui fournissent à l'âme ses visions, et que, par ailleurs, l'âme fait des révélations prophétiques, car cela aussi est attesté par l'expérience, le diagnostic à tirer des rêves qui trouvent dans le corps leur point de départ est difficile à établir. S'il fallait seulement juger les rêves à partir de nos occupations ou soucis du jour, cela ne ferait pas difficulté : tous ceux qui ne seraient pas du domaine de nos actions et de nos soucis devraient passer pour venir du corps. Mais il y a des rêves prophé-

femme" (IV *proem.*, p. 240, 3 sqq.)

SONGES THEOREMATIQUES ET SONGES ALLEGORIQUES

Supposons l'opération initiale de tri accomplie. Nous voici donc exclusivement en présence de songes. Il y en a deux sortes :

1°) Les songes théorématiques représentent l'avenir directement : "Leur accomplissement a pleine ressemblance avec ce qu'ils font voir. Par exemple, un navigateur a songé qu'il fait naufrage et c'est ce qui lui est arrivé. Car, à peine le sommeil l'a-t-il relâché, son bateau a été englouti et perdu, tandis que lui-même, avec un petit nombre, a été difficilement sauvé" (I, 2 p. 5, 1). Ces songes-là se réalisent immédiatement.

2°) Les songes allégoriques, au lieu d'une vision directe, ne fournissent que des symboles. Ceux-ci ne s'accomplissent qu'au bout d'un certain temps. C'est à cette sorte de songes, les plus intéressants, que nous nous arrêterons.

LE SONGE ALLEGORIQUE :
DETERMINATION QUALITATIVE ET QUANTITATIVE

En présence d'un songe allégorique, l'onirocrite doit déterminer d'abord si son accomplissement concerne le réveur lui-même ou une autre personne, ou toute autre chose. Je ne puis entrer ici dans les subtilités de la classification des songes - Artémidore les distingue en cinq classes selon leur objet - ni dans le détail des règles affirmées pour lesquelles il se réfère à l'autorité de Nigostratos d'Éphèse et de Panyassis d'Halicarnasse. Je me limiterai aux songes "personnels" dont l'accomplissement concerne le réveur lui-même, en insistant sur les principes qui fondent la détermination qualitative et quantitative des songes.

tiques, nous le concédons. Comment on peut les distinguer des rêves somatiques, il n'est pas aisé de le dire. Quelqu'un avait rêvé que l'une de ses jambes était devenue de pierre. Bien des habiles en ces matières (il s'agit, bien sûr, d'interprètes) avaient jugé que ce rêve avait rapport à ses esclaves (Artémidore nous apprend, pour sa part, que le pied symbolise l'esclave). Mais cet homme eut la jambe paralysée sans qu'aucun de nous (les médecins) l'ait prévu".

On voit que le premier travail de l'interprète, la distinction du rêve et du songe, faisait problème : le devin comme le médecin pouvait s'y tromper. Ce n'est que la partie divine qui dort en elle quand les membres sont en mouvement, comme le dit le poète Pindare (fr. 131 b), qui peut, dans le sommeil, par le moyen des songes, laisser présager les choses agréables ou pénibles que réserve l'avenir. Eschyle le remarque de même : "Dans le sommeil l'âme mortelle est toute éclairée d'yeux à qui le don de voir est refusé quand vient le jour" (Euménides, 104 sq., trad. P. Mazon).

Il existe au moins un moyen de réduire en soi la part du rêve et de favoriser le songe, c'est-à-dire, selon la définition d'Artémidore, ce "mouvement ou modelage polymorphe de l'âme annonçant les événements bons ou mauvais à venir" (I, 2 p. 5, 17 sq.) : C'est d'avoir une vie réglée et de tenir son âme et ses sens en repos. Mais, pour éviter de se tromper, dans toute la mesure du possible l'onirocrite devra solliciter les confidences de son client, connaître son degré de culture, savoir en particulier s'il a lui-même quelque teinture d'onirocrite, car, dans ce cas, les éléments du rêve peuvent revêtir les symboles du songe, si bien que le diagnostic se trouve faussé. Par exemple, un amoureux ordinaire rêvera de femmes, comme Ménédas rêve d'Hélène après le rapt (Eschyle, Agamemnon, 420 sqq.), et le rêve sera vite identifié. Mais prenez le cas d'un homme au fait du langage symbolique "soit pour avoir lu des livres d'onirocritique, soit pour avoir conversé avec des onirocrites : il verra non pas sa bonne amie, mais un cheval ou un miroir ou un navire ou la mer, ou la femelle d'une bête sauvage ou un vêtement féminin ou quelque autre chose qui signifie une

1°) Pour déterminer la qualité heureuse ou malheureuse d'un songe, certains avaient envisagé jusqu'à deux-cent-cinquante rapports différents. Ils se ramènent en fait à six principes fondamentaux par rapport auxquels est située la personne du rêveur et qui sont : la nature, la loi, la coutume, le temps, la profession, le nom (1, 3 p. 11, 8 et surtout 4, 2 p. 242 sqq.). Tout ce qui arrive porte un nom, se produit à l'intérieur d'un temps donné, conformément à la nature, à une loi ou à une coutume et met en cause une habileté professionnelle. La règle est la suivante : tout ce qui, dans le songe, se manifeste en accord avec ces principes est bon, tout ce qui les contredit mauvais. Soit l'exemple suivant : "Un homme rêva qu'il châtiait dans une chénice (mesure liquide valant 1 l. 8). Il fut pris en flagrant délit de commerce sexuel avec sa soeur. La chénice est en effet une mesure, et la mesure a analogie avec la loi. D'une certaine manière, donc, il enfreignait la loi en agissant contrairement aux usages communément établis chez les Grecs" (5, 24).

Mais ici, attention ! Le songe n'aurait pas eu la même signification pour un Egyptien, car en Egypte il n'y avait pas de tabou de l'inceste. Tout dépend donc des coutumes et des lois nationales du rêveur. Mais le maniement de la règle n'est pas simple et Artémidore le sait bien. Il peut y avoir conflit de coutumes, et, dans ce cas, laquelle prendre en considération ? Ou bien encore, il peut y avoir intervention de symboles qui viennent tout fausser. Deux exemples : "Il y a beaucoup de choses (vues en songe) qui se tournent à bonne fin bien qu'elle ne suivent ni la nature ni aucune des autres données fondamentales en tant que coutumes à ce qui se fait dans la vie réelle. Par exemple, quelqu'un a rêvé qu'il battait sa mère. C'était assurément un crime et pourtant cela ne lui en a pas moins été utile, car il lui arriva de devenir potier : car nous nommons mère la terre, et c'est en battant la terre que le potier travaille. Dès lors il a fait de gros bénéfices. - Rappelle-toi d'autre part qu'une coutume plus générale l'emporte sur une plus particulière. Ainsi Aristide (il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'Aelius Aristide) l'avocat rêva, étant malade, qu'il portait des vêtements blancs, et bien

qu'il fût dans l'habitude de se produire habillé de blanc, cette habitude ne lui servit de rien, car il mourut peu après : c'est qu'une habitude de plus générale l'avait emporté, selon laquelle on porte les morts au cimetière vêtus de blanc" (4, 2 p. 245, 6 sqq.).

La limite de la méthode c'est qu'elle ne comporte pas de critique fixe en dehors du songe lui-même. D'où une certaine ambiguïté propre à nourrir le scepticisme.

Revenons à la détermination de la qualité des songes allégoriques. On observe à cet égard un rapport direct ou inverse entre le songe et son accomplissement. Mais ici encore tout dépend du client, de sa condition sociale, de sa fortune, etc... Combien le jugement peut varier en fonction de ces facteurs combien la méthode est délicate dans la pratique, on peut le voir sur un exemple, l'analyse du songe de décapitation : "Rêver qu'on est décapité (songe malheureux) c'est mauvais (rapport direct) pour qui a ses parents ou des enfants (la tête en effet peut symboliser parents ou enfants) ... Ce songe est bon (rapport inverse) pour celui qui subit un jugement dans une affaire capitale. Car on ne peut perdre sa tête deux fois : si on l'a perdue en songe, cela ne se reproduira pas dans la réalité. Mauvais pour les métiers de la finance car cela signifie perte de capitaux à cause de l'homonymie (Képhalé "tête"/Képhalaia "capitaux") ... Pour un esclave intendait il est mauvais, car cela signifie qu'il sera relevé de sa charge, la décapitation impliquant une condamnation ; mais bon pour les autres esclaves, le même songe signifiant liberté. Car la tête maîtresse du corps est le symbole du maître. L'esclave séparé de son maître sera libre. Mais il ne faut pas trop s'y fier : souvent l'esclave qui s'est vu décapiter à tout simplement été vendu à un autre maître" (1, 35).

2°) Pour le rapport de quantité entre le signe et la chose signifiée, il peut également être direct ou inverse. Le songe peut signifier beaucoup de choses par beaucoup de signes ou peu de choses par peu de signes (rapport direct) ; ou, au contraire, beaucoup de choses ou des choses importantes par peu de signes, ou peu de choses ou des cho-

ses peu importantes par beaucoup de signes (rapport inverse). Un homme rêve, par exemple, qu'il perd son nom, mince présage apparemment, mais il perd son fils (il portait le même nom), il perd toute sa fortune parce qu'il est condamné et exilé, il se pend en sorte que, une fois mort, il n'a plus de nom, car ce sont là les seuls morts qui ne sont pas appelés par leur nom dans les repas funéraires (1,4 p. 13, 1). En revanche, Artémidore cite un rêve compliqué, surchargé de détails qui aboutissent tous à un seul accomplissement : l'homme s'est cassé la jambe (1,4 p. 13, 11 sqq.).

Pourtant, il serait dangereux de s'autoriser d'un tel songe pour négliger un seul détail. On le voit bien par l'exemple suivant : "Un malade rêva qu'il voyait un individu nommé Peison. Un interprète lui dit qu'il vivrait jusqu'à quatre-vingt quinze ans à cause de la première syllabe de ce nom (peï, en tant que chiffre, vaut 95 ; l'interprète a recours à la méthode mathématique). Le malade n'en mourut pas moins au cours de la même maladie. En effet il avait rêvé que ce Peison lui avait apporté des parfums (détail négligé par l'interprète), or les parfums sont de mauvais augure pour un malade, car c'est avec des parfums que le mort est emporté au cimetière" (4, 22 p. 258, 7 sqq.).

FACTEURS INDIVIDUELS

On aura pu constater sur les échantillons précédents (rêve du potier, de la décapitation) quelle importance revêt pour l'onirocrite la connaissance exacte des coordonnées personnelles de son client, un même songe pouvant avoir des accomplissements différents selon les individus. Il ne suffit donc pas de savoir que tel songe a eu tel accomplissement. Il faut encore savoir varier l'interprétation en fonction des facteurs individuels. Les mésaventures survenues à Antipater et à Phoibos pour avoir méconnu ce principe serviront d'illustration. "Un homme rêva qu'il avait commerce avec un morceau de fer comme avec une femme. Il lui arriva d'être condamné à

l'esclavage et d'avoir commerce, c'est-à-dire de vivre avec des chaînes de fer. Notre excellent Antipater se souvint de cela, et, à un autre, qui un jour avait rêvé qu'il avait commerce avec un morceau de fer, il donna comme interprétation qu'il serait condamné à l'état de gladiateur. Or l'accomplissement ne fut pas celui-là, mais le rêveur fut châtré" (4, 65 p. 288, 18 sqq.). "Un homme rêva qu'il était devenu un pont. Il devint un passeur : il jouait de fait le même rôle qu'un pont. Phoibos, donc, enregistre ce rêve. Mais voici qu'un homme riche qui avait eu ce songe fut méprisé et comme foulé aux pieds. Au surplus, ce même rêve pourrait bien advenir aussi à une femme ou à un beau garçon, et ils se feraient prostitués, et beaucoup de gens leur passeront dessus. Ou encore, un homme en procès aurait le dessus sur ses adversaires et le juge même. Car il y a analogie entre fleuve et juge du fait que le juge agit à sa guise sans avoir de comptes à rendre. Or le pont est au-dessus du fleuve" (4, 66 p. 289, 2 sqq.).

Antipater et Phoibos se sont comportés comme le vulgaire qui retient seulement ce qui a été une fois dit ou écrit. Or il ne faut pas se reposer uniquement sur les anciens accomplissements, mais essayer chaque fois d'approprier l'interprétation à la personnalité du client. C'est ce que fait Artémidore dans les exemples qu'il imagine à partir du thème du pont. L'analogie entre le rêve et la condition humaine dont il est le signe n'est pas à interpréter invariablement dans l'absolu. Encore un exemple sur ce point. Sept femmes font le même rêve qui semble avoir été très commun, celui d'enfanter un serpent, comme l'a rêvé Jytemestre (Eschyle, Choéphores, 527 sqq.). Or l'accomplissement est chaque fois différent ; mais c'est qu'au lieu bien la condition des rêveurs diffère chaque fois - femme riche, esclave, épouse de prêtre, fille de devin, femme de mauvaise vie, etc... (4, 67 p. 289, 12 sqq.).

Variables selon les individus, les accomplissements d'un rêve identique peuvent même varier, dans le cas des rêves récurrents,

si le même rêve fait par le même homme ne se répète pas à de brefs intervalles, comme une idée importante que l'on veut affirmer en la répétant, mais s'il se présente à de longs intervalles et à des moments où les circonstances ont changé pour le rêveur. "Quelqu'un a rêvé qu'il avait perdu son nez. Or il se trouvait être marchand de parfums. Il a perdu son fonds de parfums du fait qu'il ne saurait plus faire ce commerce ayant perdu l'organe contrôleur. A quelque temps de là, le même homme rêva encore qu'il n'avait plus de nez. Il a été pris en flagrant délit de fausse écriture et a fui sa patrie, car la perte de son nez a déshonoré son visage et le visage est le symbole de l'honneur. Le même homme étant tombé malade rêva une fois de plus qu'il a perdu son nez. Il est mort peu après, car les crânes des morts n'ont pas de nez" (4, 27 p. 262, 10 sqq.). Le même rêve a donc trois fois un accomplissement différent pour le même homme, la première en tant que marchand, relativement aux parfums, la deuxième relativement à sa position civile, la troisième en tant que malade, eu égard à son corps.

LA SYMBOLIQUE DES SONGES

Dans chacune des interprétations des songes allégoriques que j'ai eu l'occasion de citer, nous avons pu voir qu'un symbole, une analogie, établissait un lien entre le songe et son accomplissement, ou, si l'on veut, entre le signe et la chose signifiée. Je voudrais m'arrêter un peu sur cet aspect primordial de la tâche de l'onirocritte.

Dans les cas où la tradition symbolique ne donne rien, l'interprète doit être pourvu d'un talent particulier pour découvrir les ressemblances. Dans son traité Sur la Divination dans le sommeil, Aris- tote a insisté à juste titre sur ce rôle des ressemblances : "L'interprète le plus habile des songes est celui qui est le mieux doué pour observer les ressemblances. Parce que les images des songes sont à peu près semblables aux représentations d'objets dans l'eau, dans lesquelles l'image est brisée et ne ressemble plus à l'original. L'homme habile

à reconnaître rapidement dans ce cas les images disloquées, capable de dire que telle image est celle d'un homme ou d'un cheval, peut donner une idée du talent de l'onirocritte, car le songe produit des effets semblables" (464 b 5 sqq.).

De quoi s'agit-il pour l'onirocritte ? De découvrir les relations existant entre les images du songe et le songeur : c'est à partir de ces relations qu'il peut percevoir le sens de ces images et déterminer quelle signification a pour le songeur chaque particularité du songe. Soit le rêve bien connu que fit Astyage dans la première année que sa fille Mandane vivait avec Cambyse. Il rêva que du sexe de sa fille poussait un cep de vigne, et que cette vigne s'étendait sur toute l'Asie (Hérodote, I 108). Cette vigne était à interpréter comme étant le fils qu'elle attendait, et son extension à toute l'Asie comme l'empire de ce fils, Cyrus. La plupart des songes allégoriques transmis par les historiens, et la grande majorité des interprétations d'Artémidore, mettent en cause des symboles évidents. Mais les points de comparaison entre signe et chose signifiée ne sautent pas toujours aux yeux. La perspicacité des onirocrittes a été mise alors à rude épreuve, et ils ont eu recours aux ressemblances les plus bizarres, les plus recherchées - ainsi l'assimilation d'un emprunt à la vie, celle d'un âne remuant ses oreilles à un philosophe, etc...

Dans la plupart des cas, on a l'impression qu'il y avait recours à une tradition établie. Une grande partie de cette symbolique est sans doute d'origine populaire. On peut donner comme exemples l'interprétation circonscrite des dents, l'équivalence du sang et de l'argent, des pieds et des esclaves. Tels des éléments de cette symbolique se sont perpétués dans les croyances et l'usage populaires. Et c'est la même symbolique qu'on retrouve, pour une part, chez les poètes et les artistes. Aussi bien les poètes sont-ils à l'occasion cités par Artémidore comme autorités : "Avoir la langue liée indique à la fois châtiment et pauvreté, car la pauvreté interdit aussi la liberté de langage. On pourrait bien citer ici le mot de Théognis (177 sq.)

"Car sous le joug de la pauvreté, l'homme ne peut rien
"dire ni rien faire, et sa langue reste liée." (1,32 p. 41,
1).

Idées populaires, pour une part, tradition spécialisée, propre aux onirocrités, pour une autre, c'est sur cette symbolique que repose un nombre considérable des interprétations enseignées par Artémidore, y compris sans doute celles qui nous paraissent arbitraires, comme celle-ci : "Les légumineuses sont toutes funestes sauf le pois (en grec : pisou) à cause du nom, car il signifie obésance (pisous) et il est surtout utile aux pilotes et aux avocats, car les uns se font obéir des gouvernaïds, les autres des juges" (1, 68 p. 74, 18 sqq).

LES MOTS

Pourquoi ce caractère funeste des légumineuses ? Il repose sans doute, en dernière analyse, sur un symbole admis par la tradition. Pour l'exception faite en faveur du pois, nous en percevons le sens, car nous rencontrons ici un principe d'application constante dans l'onirocritique. L'interprétation des songes ne s'appuie pas seulement sur les choses, ce qui était presque exclusivement le cas jusqu'ici, mais sur les mots qui désignent les personnes ou les choses vues en songe.

ETYMOLOGIE

Certains noms, à cause de leur valeur étymologique, déconseillent certaines entreprises. Ménon (celui qui reste), Ménécrate (celui qui résiste), Cratinos (celui qui retient) empêchent de voyager. Mais, ici également, il faut se garder d'appliquer sans discernement le principe, une circonstance particulière peut modifier la signification du signe. Paul, le juriste, en procès devant l'empereur rêve qu'un avocat du nom de Nicon (le vainqueur) l'assistait. En fait, il perdit son procès, car c'était le nom d'un avocat réel qui avait un jour perdu un procès semblable. La divinité s'était servie de ce Nicon pour annoncer

l'échec, et, dans ce cas précis, il convenait de prêter attention non pas au nom mais à la personne nommée (4,80 p. 297, 12 sqq.).

DOUBLE SENS

Certaines interprétations se fondent non sur l'étymologie mais sur le double sens d'un mot. "Ménécrate, le professeur de grammaire, a raconté le songe suivant. Alors qu'il désirait des enfants, il rêva qu'il rencontrait un débiteur, qu'il recouvrait la dette, et qu'il donnait quittance". Devant l'ignorance des onirocrités d'Alexandrie, il prie Sarapis de lui interpréter le songe (entendez : il demande au dieu de lui envoyer un songe explicatif). Et alors il rêve que Sarapis lui dit en songe : "Tu n'auras pas d'enfant". "Celui qui, en effet, a donné quittance ne touche plus d'intérêts (tokos), et on nomme aussi tokos l'enfant qui est né" (4,80 p. 297, 1 sqq).

HOMONYMIE

Outre l'étymologie et le double sens, l'interprète utilise aussi l'homonymie ou la quasi-homonymie pour donner une signification aux signes des songes. A l'exemple du pois, la seule légumineuse, à cause de son nom, à donner un signe favorable, j'ajouterais le bélier (krios), bon signe pour qui a des ambitions politiques, car il deviendra puissant (kreion), Artémis bonne pour ceux qui craignent "en raison du sain et sauf" (artémès). En revanche, les couronnes de cire (kèros) sont mauvaises car kèr est le nom que les anciens donnent à la mort, etc...

Lorsque le mot désignant le signe ne donnait rien, l'interprète pouvait le manipuler à sa guise pour faire apparaître une interprétation, soit en transposant des lettres (anagramme), soit en coupant autrement les syllabes, soit, à la limite, en remplaçant les lettres par leur valeur numérique et en substituant des mots formant le même total (isophrasie).

ANAGRAMME

Pour l'anagramme, recommandé par Aristandros de Telmesse et quelques anciens, Artémidore se montre très réservé, c'est de la poudre aux yeux. Voici un conseil qu'il adresse en ce sens à son fils, il trahit en Artémidore le charlatan, aspect inhérent à la profession : "Je te conseille de te servir sans doute de l'anagramme quand, interprétant des songes pour un autre, tu veux paraître interpréter plus habilement qu'autrui, mais de n'en faire jamais usage quand tu interprètes pour toi-même, car tu seras complètement trompé" (4,23 P. 259,3 sqq).

DIVISION DES MOTS

L'onirocritte peut aussi diviser le mot pour en extraire un sens, comme le fit le célèbre devin d'Alexandre, Aristandros de Telmesse alors que le roi assiégeait Tyr. "Alexandre se fâchant du temps perdu rêva qu'il avait vu sur son bouclier un satyre jouant. Aristandros se trouva être à Tyr et accompagna le roi dans sa guerre contre les Tyriens. Il divisa le nom satyros en sa Tyros ("Tyr est à toi") et fit ainsi que le roi combattit avec plus d'ardeur en sorte qu'il prit la ville" (4,24 P. 260, 5 sqq).

ISOPSEPHIE

Enfin, quand les mots torturés de toutes les façons sont incapables de livrer un sens où accrocher l'interprétation, il reste à l'onirocritte la ressource de l'isopséphie. Chaque lettre de l'alphabet grec équivalant à un nombre, il pourra substituer à un mot donné des mots de même valeur numérique. La belette indique un procès car diké et galé font chacun 42. Mais Artémidore ne se départ pas de sa prudence ordinaire. "Sers-toi des isopséphismes quand, même sans eux, ce qui est vu dans le songe signifie cela même que comportent les isopséphes. Par exemple, la vue d'une vieille femme pour des malades devient symbole de mort.

De fait, graus, "vieille femme", fait le nombre 704, c'est-à-dire le même que l'enterrement, éxphora" (4, 24 p.259, 7 sqq).

Le malheur, avec l'isopséphisme, c'est que l'utilité de son emploi n'est évidente qu'après l'accomplissement. C'est le cas, entre autres d'un songe popularisé sans doute dans les manuels, car Artémidore le désigne comme "le songe du capitaine de navire" : "Comme il demandait s'il parviendrait à Rome, lorsqu'un lui répondit (dans son rêve) : "Mon !" Or il y parvint au bout de quatre-cent-soixante dix jours. C'est le total des nombres formés par le mot ou (non)-70 + 400 " (4,22 p. 258, 14 sqq.). Allez donc deviner !

L'onirocritique n'est jamais à court d'explications pour justifier un accomplissement après l'événement. Mais l'ennui c'est qu'elle ne donne pas de règle sûre pour prédire de manière certaine cet accomplissement. A la vérité, il y a des songes qui ne sont pas interprétables : "Si jamais tu te sens incapable d'interpréter un songe qui ne tombe sous aucune des catégories de l'interprétation, ne perds pas courage. Il y a en effet des songes non susceptibles d'interprétation avant que leur accomplissement ne se soit réalisé : si tu les interprètes, tu auras joué à mes yeux de bonne chance, mais si tu ne peux les interpréter, tu ne seras pas à mes yeux inexpert" (4,24 p. 259, 15 sqq.). Je me demande si le songe d'Alexandre interprété par l'astucieux Aristandros n'était pas dans ce cas. Je ne suis pas sûr qu'Artémidore n'ait pas soupçonné le devin d'Alexandre d'avoir en fin de compte provoqué l'événement en redonnant confiance à son roi.

L'ONIROMANCIE A BABYLONE

Artémidore n'a sans doute inventé aucune des catégories de l'interprétation des songes. J'ai dit qu'il était l'aboutissement d'une longue série d'onirocrités grecs. Et j'ai suggéré que leur art, au moment où il se constituait en branche spécialisée de la littérature technique,

devenait quelque chose à l'Orient. L'influence de Babylone, dont l'autorité était reconnue dans tous les domaines de la divination, est indéniable.

En 1917, S. Langdon a publié une tablette cunéiforme du Musée de l'Université de Pensylvanie relative à l'interprétation des songes, beaucoup plus ancienne que les textes similaires retrouvés dans la bibliothèque d'Assourbanipal puisqu'elle date du XVe siècle avant J.C. On sait que l'interprétation la plus ancienne d'un songe en Assyrie remonte au troisième millénaire : c'est le songe de Gohdêa, roi-prêtre sumérien qui régnait à Lagash vers 2700 avant J.C. Mais, malgré la forme symbolique de la vision, à la vérité transparente, il s'agit d'un message direct de la divinité comme dans les songes homériques. L'interprétation est placée sous le signe de la Déesse Mina, une déesse ophidienne, donc en relations avec les profondeurs du sol. Mais, à Babylone comme en Grèce, par l'effet d'une même évolution, l'oniromancie passera sous l'invocation du dieu de la lune et du soleil, Shamash. La tablette cunéiforme publiée par Langdon contient des interprétations de rêves portant toutes les marques des songes allégoriques analysés par Artémidore.

Je me bornerai à deux rapprochements. La ligne 67 interprète le signe que constitue le fait de laisser pendre sa langue par-dessus ses lèvres (en songe, bien entendu : quand on est bien élevé on ne se comporte pas ainsi !) : "S'il laisse pendre sa langue, la bonté de cœur ne lui sera pas accordée". Artémidore note pour sa part : "Une langue qui pend par-dessus la bouche indique un dommage conséquent à une témérité de langage ; souvent aussi cela incrimine l'épouse du songeur comme étant adultère" (1, 32 p. 41, 8 sgg). Je retiens le point commun consistant dans le caractère défavorable du signe, car c'est de la seule qui importe.

L'interprétation fondée sur l'étymologie ou l'homonymie du mot désignant le signe (on se souvient du poète et de son exégète par Artémidore) existe déjà au XVe siècle avant J.C. : "Si un homme se presse le nez, le présage est bon" (1 ligne 34). De là se explique que par l'assonance qui rapproche du verbe masûdu "presser" le mot, sans doute tiré de la même racine, masû "abondance". Le malheur c'est que la même racine fournit

un mot plus commun masûdu "oppression, tyrannie", si bien que, dans le cas d'autres songes, le même verbe est indiqué comme constituant un mauvais présage. On retrouve ici le caractère ambigu, déjà noté, de certaines interprétations.

On pourrait étendre la recherche dans d'autres directions, notamment en direction de l'Égypte. Un des papyrus hiéroglyphiques du British Museum étudié en 1935 par Sir Alan Henderson Gardiner fournissait un bon sujet d'étude. S'il remonte bien à la Douzième Dynastie (environ 2000-1790 avant J.C.), il s'agit du plus ancien livre d'onirocritique existant. Ici encore, l'interprète joue, à l'occasion, sur la paronomase, et, parmi les rêves interprétés, figurent des rêves oedipiens. Ces concordances, qui nous font faire un bond considérable dans le plus lointain passé de l'onirocritique, méritaient, je crois, d'être signalées.

PORTRAIT INTELLECTUEL D'ARTEMIDORE

On a essayé, à partir des traits qui s'en dessinent dans ses Onirocritica, de cerner la personnalité intellectuelle d'Artémidore, et de le rattacher à l'une des tendances philosophiques qui se partageaient alors les esprits : épicurisme, stoïcisme, scepticisme. Le nombre des solutions proposées dénonce la vanité de l'entreprise. Le rapprochement qui me paraît le plus convaincant, c'est celui qu'on peut instituer entre l'attitude d'Artémidore et celle des médecins de l'école empirique. L'expérience (empeiria) voilà chez lui le mot d'ordre : c'est à l'expérience qu'il a recours, comme Galien, pour tenter de résoudre les problèmes qui le sollicitent, c'est à elle qu'il donne le primat en matière scientifique. Outre l'influence de Posidonios qui mettait la divination en relations avec médecine, on a par ailleurs décelé chez Artémidore l'influence d'écrivains médicaux. J'aurais pu, tout à l'heure, illustrer l'opinion sur les rêves en tant que "résidus du jour" non pas avec Galien mais avec Artémidore qui a reproduit des

vues analogues. Quand Posidonios rapprochait la divination de la médecine, il empruntait des idées courantes dans l'école empirique. Et il n'est pas difficile de retrouver l'application des trois méthodes fondamentales des médecins empiriques dans les *Onirocritica*, ce qu'ils appellent le "trépied", à savoir l'expérience personnelle, à laquelle Artémidore fait un appel constant, l'expérience transmise ou *historia* - elle est passée dans tous les livres avec les références d'Artémidore à ses devanciers, et, en particulier, dans la collection de songes qui forme le livre V - , enfin le principe que les Empiriques appelaient le tou homoïou metabasis, la méthode analogique qui leur permettait de trouver des remèdes aux malaëtes inconnus. Elle est par-tout à l'oeuvre dans les *Onirocritica*, et Artémidore, au chapitre des arbres (2, 25), après avoir invité ses lecteurs à interpréter les songes qu'on ne trouve pas chez lui d'après l'analogie des songes qui leur ressemblent, a ces mots pour définir son art : "L'interprétation des songes n'est rien d'autre qu'un rapprochement du semblable avec le semblable" (p. 145, 11 sq.).

J'ai parlé tout à l'heure de charlatanisme. Il est juste de le souligner, les *Onirocritica* n'en comportent que la dose minimale. Les interprétations d'Artémidore sont le plus souvent marquées au coin du bon sens. Son approche est essentiellement rationnelle et pratique. Outre maintes observations exactes, il a maints avis très utiles, ainsi quand il conseille à son dédicataire Cassius Maximus de prêter une particulière attention aux rêves qui n'ont pas de motivations évidentes, ou quand il marque toute l'importance des rêves récurrents, avertissements donnés par l'âme au songeur, ou encore lorsqu'il observe que les détails des songes qui n'ont qu'une fonction d'ornement doivent être ignorés par l'interprète. Un des aspects les plus intéressants de son oeuvre, c'est son effort très fécond pour distinguer dans les songes les éléments généraux relevant d'une formule et ceux qui sont individuels, originaux.

Au début de cet exposé, j'ai fait allusion à la révolution freudienne qui est à l'origine de l'intérêt manifesté par notre siècle

pour les rêves et leur signification. Par ce que j'ai dit d'Artémidore en particulier, et de l'oniromanthique en général, non seulement dans la Grèce mais dans l'Orient antique, on a pu prendre conscience, je l'espère, du fait que Freud, Jung, Kleitman et quelques autres ne sont peut-être pas à proprement parler des novateurs mais plutôt les restaurateurs d'une science qui a un passé immémorial, même si l'interprétation des rêves était tombée dans l'oubli avant Freud.

Freud connaissait Artémidore. Dans une note ajoutée en 1914 à son livre *Die Traumdeutung* paru à Leipzig et à Vienne en 1900, (tome I, p. 98 sq. de l'édition anglaise), Freud s'explique sur Artémidore. Il prend ses distances et il note que sa propre technique diffère de celle de l'onirocritique ancien sur un point capital. La tâche d'interprétation chez Artémidore est l'affaire de l'onirocritique, chez Freud c'est l'affaire du songeur lui-même.

La science des songes avait un passé avant Freud. Elle garde un avenir après lui. On reconnaîtra, je pense, l'importance du jalon marqué au deuxième siècle de notre ère par Artémidore de Daldis. Au total, chez cet homme à coup sûr remarquable - et c'est peut-être le plus bel éloge qu'on puisse faire de son oeuvre, - le charlatan n'étouffe pas le savant. Ce double aspect est indéniable, mais le savant moustache l'emporte sur le charlatan. Il fait le prix de ces réflexions où se peint la préférence qu'Artémidore accorde à l'expérience sur les a priori de la raison. Je les livre à votre méditation en guise de conclusion :

"Tâche de scruter les causes de toutes choses, et d'attacher à chacune une raison et des preuves convaincantes. Car, quelque vrai que puisse être ton langage, si tu donnes les accomplissements dévoués d'explications et comme peîés, tu paraitras à ton client moins expert. Cependant, ne tombe pas toi-même dans l'erreur de croire que l'explication rationnelle peut toujours rendre compte des accomplisse-

ments. Car il y a beaucoup de choses qui s'avèrent vraies continuellement pour quelques-uns, et nous savons qu'il y a une loi à ces accomplissements parce qu'ils se produisent toujours de la même manière, mais les motifs pour lesquels ils ont lieu de cette façon, nous ne pouvons les découvrir. Aussi sommes-nous d'avis que les accomplissements sont découverts à partir de l'expérience, mais que nous parvenons à leurs causes à partir de nos propres intuitions, selon nos capacités personnelles" (4, 20 p. 253, 12-22).

Jean-Marie JACOUES

N.B. : Dans les références à Artémidore, l'indication des pages et des lignes se rapporte à l'édition de R.A. Pack, Bibl. Teubneriana, Leipzig, 1963. Les traductions ont été empruntées à A.J. Festugière, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1975 ; elles ont été modifiées quand cela m'a paru nécessaire.

IMAGES DE SONGES ET VISIONS
DANS L'OPERA ROMANTIQUE ITALIEN
(1820-1830)

par
Frederic INTHELL
Assistant d'Italien

à l'Université de Bordeaux -III